

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1805.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

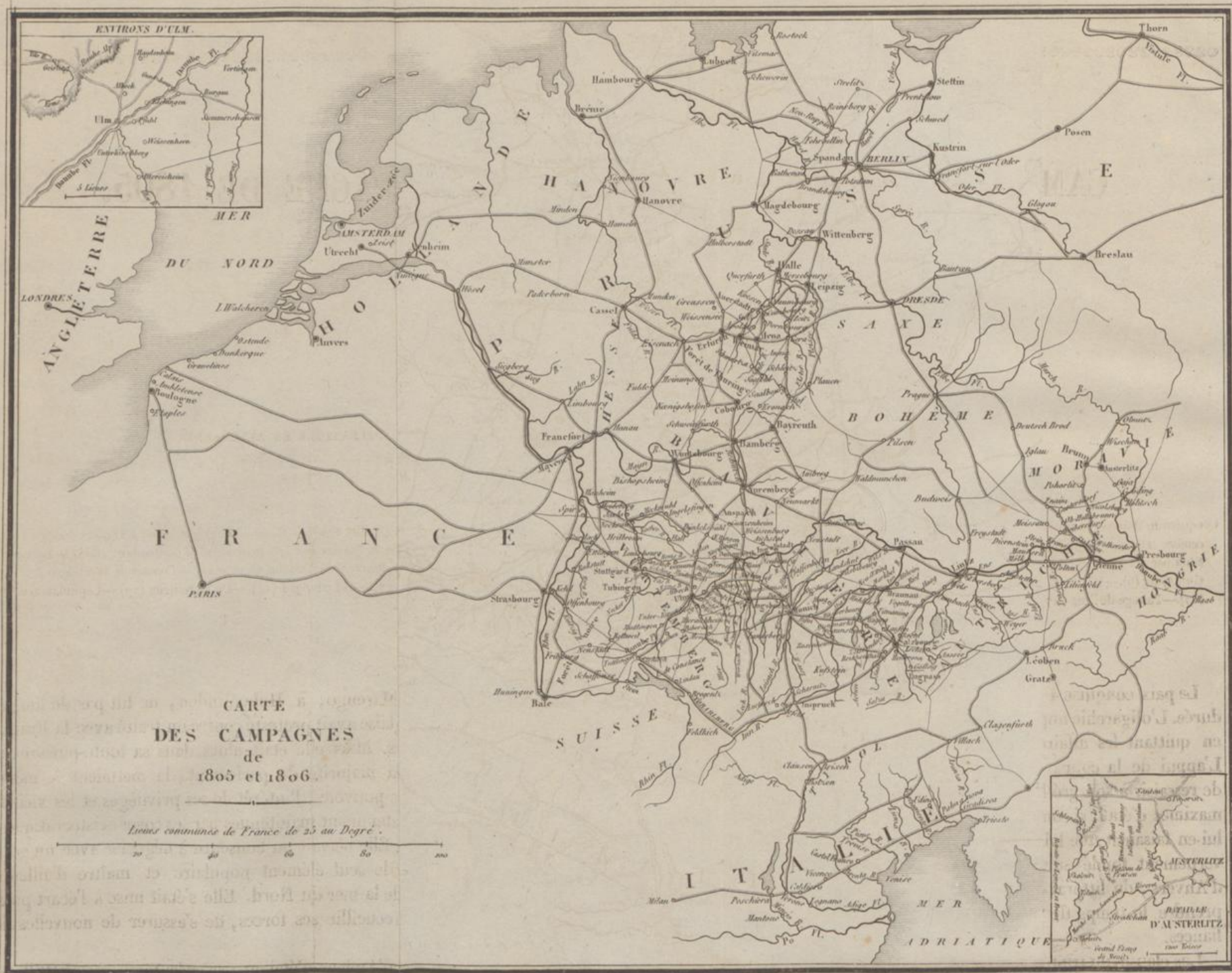
Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

12^{ÈME} CARTE.



CARTE
DES CAMPAGNES
de
1805 et 1806.

Lignes commises de France de 25 au Degré.

Dessiné par L. Labar.

Guerres de la Révolution - PAULIN, Editeur, Rue de Seine, 33.

CAMPAGNE DE 1805.

I.

OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Conquête du Hanovre (31 mai à 4 juillet 1803).—Camp de Boulogne (1803 à 1805).—Empire (2 décembre 1804).—Invasion de la Bavière par les impériaux (8 septembre 1805).—Passage du Rhin par les Français (25).—Passage du Danube (6 octobre).—Combat de Wertingen (8).—De Guntzburg (9).—D'Albeck (11).—D'Elchingen (14).—De Neresheim (19).—Capitulation d'Ulm (17).—Passage de l'Inn (27).

La paix conquise à Marengo, à Hohenlinden, ne fut pas de longue durée. L'oligarchie anglaise avait protesté contre un traité avec la France en quittant les affaires. Mais elle était alors dans sa toute-puissance. L'appui de la cour, la majorité du parlement, la mettaient à même de ressaisir à son gré le pouvoir : l'intérêt de ses privilèges et les vieilles maximes d'état, si constamment maintenues par les corps aristocratiques, lui en faisaient une loi. Elle n'avait pu consentir à négocier avec un gouvernement fondé sur le seul élément populaire et maître d'ailleurs d'Anvers, du littoral de la mer du Nord. Elle s'était mise à l'écart pour prendre le temps de recueillir ses forces, de s'assurer de nouvelles alliances.

Les clauses du traité d'Amiens n'étaient pas exécutées, quand William Pitt rentra au ministère. C'était le signal d'une de ces terribles luttes où

les deux adversaires périsseut. Les tories, après avoir contraint Bonaparte à remuer profondément la vieille Europe, à jeter dans toutes ses contrées le germe de révolutions futures, ont eu enfin la joie de le renverser, de lui infliger une longue et cruelle agonie, mais avant de succomber, il leur a porté plus d'une atteinte mortelle, et ils lui ont à peine survécu.

Aussitôt que la rupture fut déclarée, Bonaparte prit position sur le continent, en faisant occuper le royaume de Naples, en dirigeant sur le Hanovre 12,000 hommes campés autour d'Utrecht, commandés par Mortier. L'armée hanovrienne, capitulant sans combattre, laissa les Français en possession d'une province depuis long-temps convoitée par la Prusse.

Cependant Marmont releva Mortier au camp de Zeist, et les régimens de toutes armes quittèrent les garnisons de l'intérieur pour se rassembler sur les côtes en vue de l'Angleterre.

C'est là que se forma cette grande armée qui n'a jamais été vaincue. Pendant leur séjour aux camps de Boulogne, d'Étaples, d'Ambleteuse et d'Ostende, les troupes qui avaient combattu en Italie, en Allemagne, en Vendée, furent amalgamées et réunies en quatre corps, sous les généraux en chef Lannes, Soult, Ney et Davout. L'uniformité dans les manœuvres, l'oubli d'anciennes rivalités, l'échange de mille glorieux récits et le concours de l'admiration commune pour le grand capitaine que le plus grand nombre n'avait pas encore vu, furent les fruits de cette habile fusion.

Le cabinet britannique, ému des apprêts d'une descente, se mit en défense avec une activité qui suffit pour en démontrer la possibilité. Il fit un dernier appel à l'Europe absolutiste et chercha à réveiller, à l'intérieur, les passions politiques que l'administration nouvelle semblait avoir assoupies. La France, à son tour, prit l'alarme; diverses tentatives avaient menacé le premier consul. Elle sentit que le coup qui trancherait ses jours, la livrerait encore à des agitations; elle réclama des garanties pour la tranquillité de l'avenir. Bonaparte profita de ces dispositions que partageaient le peuple et l'armée, pour prendre le titre d'empereur sous le nom de NAPOLÉON.

Cette dernière transformation de la force révolutionnaire était la conséquence inévitable des crises précédentes. On entra dans une période de guerre sans fin et l'on était entraîné à se livrer, non plus à la dictature désordonnée des comités, des représentans en mission, des clubs, des tribunaux institués pour condamner, mais à la dictature qui promettait sécurité à l'intérieur et victoire au dehors.

La Hollande, l'Italie devinrent des royaumes, et les généraux en chef

Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Massena, Augereau, Bernardotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davout, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serurier, reçurent le titre de maréchaux d'empire. L'Autriche, la Russie se levèrent à la voix de l'Angleterre; la Prusse et les princes allemands résistèrent faiblement à leurs sollicitations et subordonnèrent leur détermination à l'issue des premiers coups.

Le conseil aulique mit en avant 230,000 hommes. Le prince Charles prit le commandement en Italie. Il plaça 20,000 hommes dans le Tyrol, sous son frère l'archiduc Jean, et marcha sur l'Adige, à la tête de 60,000. L'armée d'Allemagne fut confiée à ce même général Mack, dont les projets, malgré ses désastres à Naples, avaient encore crédit. Après avoir jeté Jellachich dans le Vorarlberg avec 10,000 hommes, il porta 140,000 hommes sur le Bas-Inn et somma l'électeur de Bavière d'entrer dans la coalition. Maximilien s'y refusa et se retira dans Wurtzbourg en faisant filer son armée sur la Regnitz entre Nurnberg et Bamberg.

Les impériaux envahirent la Bavière, prirent possession de Munich, laissèrent dans l'électorat Kienmayer (40,000) qui prolongea sa droite jusqu'à Amberg pour observer les troupes électorales; puis, poursuivant leur marche, ils occupèrent Augsburg, Donauwerth, Ulm et prirent leurs cantonnemens à l'entrée des défilés de la forêt Noire, depuis Rothweil jusqu'à la frontière de la Suisse. Là, Mack fit halte pour attendre les 80,000 Russes que conduisaient Kutusof et l'empereur Alexandre en personne.

Dans le même temps, l'archiduc Charles se concentra autour de Vienne et l'on prépara deux débarquemens : l'un, destiné au Hanovre, l'autre, au royaume de Naples.

La guerre n'était pas encore déclarée, mais ni les protestations, ni les formalités diplomatiques ne pouvaient en dissimuler la nécessité. Napoléon tira l'épée et ses vieilles troupes coururent vers l'Adige et le Rhin.

La rapidité de ses marches, l'ensemble de ses plans, sa promptitude à désorganiser les forces qui s'avançaient contre lui, à s'emparer de la capitale ennemie, à terminer d'un seul coup la campagne, le mettent hors de pair avec les généraux des temps modernes et laissent en doute s'il n'a pas surpassé les plus illustres de l'antiquité.

Mack était déjà au pied des Alpes de Souabe que les maréchaux français occupaient encore le littoral de la Manche, et cependant il perdit l'initiative. Tandis que Saint-Cyr évacua Naples pour renforcer Massena qui avait reçu le commandement du royaume d'Italie, l'armée de Hanovre sous Bernadotte, les cinq corps des camps de Zeist et de Boulogne se rendirent en 15 jours sur le Rhin. La réserve de cavalerie, la garde

impériale y arrivèrent en même temps, et Mack eut sur les bras 190,000 hommes au moment où il se croyait maître de porter l'attaque sur la frontière du nouvel empire.

La garde nationale fut chargée de la défense des places du nord et de l'est, et Augereau forma sur le Haut-Rhin un corps destiné à entrer plus tard en ligne pour assurer la retraite de l'armée.

Vers la fin de septembre, les Russes traversaient à marches forcées la Pologne autrichienne; Kienmayer, à cheval sur le Danube, était à même d'opérer sur l'une ou l'autre rive, et Mack, flanqué par la Suisse et par le Raulhe-Alp, couvert par les défilés de la forêt Noire, appuyé sur la grande place d'armes d'Ulm, qui avait naguère arrêté Moreau pendant plus de quarante jours, attendait le moment opportun de prendre l'offensive.

A la même époque, les colonnes françaises avaient pris successivement les positions suivantes : à Strasbourg, Murat avec cinq divisions de grosse cavalerie, sous Walther, Beaumont, Klein, d'Hautpoul et Nansouty (22,000 hommes).

En seconde ligne, sur le même point, Lannes à la tête de la division de grenadiers d'Oudinot et de la division Suchet, 5^e corps (17,000).

En troisième ligne, la garde impériale et les grands parcs (10,000).

A Lauterbourg, Ney : divisions Malher, Loison, Dupont, et Baraguey-d'Hilliers (dragons à pied), 6^e corps (30,000).

A Spire, Soult : divisions Saint-Hilaire, Legrand, Vandamme, et Milhaud (cavalerie légère), 4^e corps (30,000).

Au pont de Manheim, Davout : divisions Boursier, Friant, Gudin, 3^e corps (30,000).

A Mayence, Marmont : divisions Boudet, Grouchy, Dumonceau, 2^e corps (15,000).

A Wurtzbourg, Bernadotte : divisions Rivaud, Drouet, 1^{er} corps, (14,000).

Enfin, à Bamberg, à l'extrême gauche, l'armée Bavaoise : divisions de Wrède et Deroi (22,000) destinés à passer sous les ordres de Bernadotte.

Total de la grande armée 190,000 hommes qu'il s'agissait de transporter du bassin du Rhin dans celui du Danube.

C'était la première fois que Napoléon prenait le commandement en Allemagne. Du côté de l'Italie, ses conquêtes lui avaient donné la ligne de l'Adige : il suffisait de la défendre jusqu'à ce que la vigueur des coups portés sur le Lech et le Bas-Inn forçât le prince Charles à renoncer à l'offensive. Dans ce but, l'empereur n'avait pas hésité à abandonner Naples, pour concentrer toutes les troupes françaises en Lombardie, et

ne point laisser de prise à l'ennemi contre Massena. Il avait avec la même facilité renoncé au Hanovre afin d'arriver, supérieur en nombre, sur le champ de bataille où il ne voulait point laisser la querelle indécise.

Ces grandes vues étaient bien au-dessus des traditions; l'attaque directe contre Mack porte l'empreinte de la même profondeur.

Le 25 septembre l'armée commença à défiler. Murat, puis Lannes, ouvrirent la marche et passèrent le pont de Kehl. Le premier déboucha sur la forêt Noire et montra ses grand'gardes, ses patrouilles, sur tout le front du général ennemi. Le second poussa d'abord jusqu'à Offenbourg, puis il quitta brusquement la vallée de la Kintzig pour descendre, par Rastadt jusqu'à Ludwigsbourg où il arriva le lendemain.

Dans cette même journée, Ney, Soult, Davout, franchirent le fleuve et pointèrent droit au Neckar où ils s'établirent, le premier au pont d'Essling, à la droite de Lannes; les deux autres à Heilbronn et Neckarau.

De son côté, Marmont rejoignit Bernadotte à Wurtzburg, tandis que les Bavaois remontaient la Regnitz pour se lier avec eux par Weissenburg. Le margraviat d'Anspach, appartenant à la Prusse, se trouvait sur les pas des deux généraux français; mais il ne se firent point scrupule de le traverser, et ils gagnèrent Weissenburg par Uffenheim et Gunzenhausen.

L'armée entière, suivant leur mouvement, se mit à pivoter sur Ney qui formait la droite. La garde, les parcs, les réserves, se portèrent à Heilbronn et marchèrent à la suite de Soult.

Napoléon arriva au quartier général comme cette belle manœuvre s'exécutait; elle frappa de surprise le général autrichien. Les démonstrations de Murat, sur son front, lui avaient donné le change et il s'apprêtait à défendre le terrain si connu, qui sépare le Danube du Rhin, lorsqu'il apprit que les colonnes françaises venaient de se jeter sur sa droite dans les gorges du Rauhe-Alp. Il en conclut qu'elles tendaient à se concentrer autour d'Ulm, et il se hâta de faire un changement de front, l'aile gauche en avant pour se mettre en bataille le long du Danube, depuis Riedlingen jusqu'à la forteresse qu'il croyait menacée.

Mais il s'était encore trompé sur le but de la grande armée; pendant qu'il s'ébranlait pour lui faire face, elle appuyait à gauche et descendait comme un torrent des sommités du Rauhe-Alp dans la vallée du Danube; Davout, par Dunkelsbühl sur Oettingen, par où il se liait avec Bernadotte; Soult, la garde, le quartier-général et Murat par Aalen sur Nordlingen; Lannes, par Gemund sur Neresheim; enfin Ney, par Geislingen sur Heidenheim.

Ainsi les deux armées, par un mouvement simultané, se rangèrent parallèlement au fleuve; mais la droite des impériaux correspondait à la

droite de leurs adversaires et le centre et la gauche de ces derniers avaient devant eux l'espace qui était resté vide entre Mack et Kienmayer. C'est dans cet intervalle, à peine gardé par quelques détachemens, que Napoléon avait dessein de pénétrer. Il fit battre la charge pour forcer le passage du Danube, saisir la ligne du Lech, jeter 100,000 baïonnettes entre le général en chef et son lieutenant, pousser l'un sur le Bas-Inn et envelopper l'autre entre le Rauhe-Alp, les montagnes du Tyrol et les Alpes de Souabe.

Jamais la science de la guerre ne s'était élevée à de plus hautes combinaisons; Ney, soutenu par une division de Soult (Sainte-Hilaire), fit un quart de conversion pour se mettre en bataille, la droite à Heidenheim, la gauche au pont de Guntzburg.

On allait encore pivoter sur lui; les deux autres divisions de Soult coururent en même temps à Donauwerth où il n'y avait qu'un régiment ennemi. Emporter la ville et le pont ce fut l'affaire d'un instant, et l'on passa sur-le-champ sur la rive droite du Lech. Le lendemain, Murat, Napoléon et Lannes s'élancèrent dans le chemin frayé par Soult; et les jours suivans Marmont, Davout franchirent le pont de Neuburg; Bernadotte avec les Bavaurois, celui d'Ingolstadt.

Arrivé sur la rive droite, le premier soin fut de s'assurer des passages du Lech. Dès le 7, pendant que Soult marchait sur Augsbourg, Murat enleva le pont de Rain, Lannes le suivit et ils se déployèrent sur la Samsam pour gagner Zusmarshausen et couper la route d'Ulm.

A la nouvelle de la prise de Donauwerth, Mack avait résolu de disputer au moins le Lech; sa droite occupa Guntzburg et Burgau et une colonne de 12 bataillons de grenadiers, flanqués de 4 escadrons de cuirassiers, se détacha sur Augsbourg. Elle passait près de Wertingen au moment même où Murat y entra à la tête de trois divisions de cavalerie. Le combat aussitôt s'engagea.

L'infanterie impériale forma le carré et à chaque angle du côté faisant face aux Français, se placèrent deux escadrons. Les dragons de Murat, chargèrent avec fureur cette cavalerie qui résista vivement, soutenue par un feu terrible; mais enfin ils la culbutèrent, le carré fut rompu et à l'approche des grenadiers d'Oudinot tout se débanda pour courir pêle-mêle au-delà du Lech. Les vaincus cherchaient à se reformer dans Aichach quand Soult survenant acheva de disperser leurs débris.

Le lendemain Soult prit possession d'Augsbourg. Marmont et Davout le relevèrent à Aichach, la garde et les grands parcs filèrent sur Augsbourg.

Cependant l'armée impériale accourait de tous les points pour se con-

centrer sous le canon d'Ulm. La droite était déjà groupée autour de Guntzburg, position par laquelle Ney devait opérer sa jonction avec les corps transportés sur la rive droite. Il y avait là à saisir un de ces courts instans qu'on ne retrouve plus lorsqu'on les laisse échapper. Il fallait écraser Ney et dégager la rive gauche. Mack s'y prit trop tard, il chargea l'archiduc Ferdinand de tomber sur le maréchal, tandis que lui-même se portait à Burgau pour contenir le reste de l'armée. Mais, d'un côté Murat, de l'autre Ney, étaient déjà en marche pour ouvrir entre eux la communication.

L'archiduc ne tint pas contre les quatre divisions qu'il s'était chargé de vaincre, le pont de Guntzburg fut enlevé, les impériaux perdirent 2 à 3000 hommes, et, à l'approche de Murat, Mack, menacé en tête et en flanc, évacua Burgau pour se retirer dans ses retranchemens.

Ce combat était décisif. La grande-armée, fermement assise sur les deux rives du Danube, avait séparé définitivement les deux généraux ennemis. L'un se repliait sans combattre sur ses renforts; l'autre, ayant perdu sa ligne de retraite, n'avait plus rien à attendre du sort des armes.

Napoléon leur fit face à tous deux. Bernadotte et Davout s'élançèrent à la poursuite de Kienmayer le rejetèrent au-delà de l'Iller, et remirent l'électeur de Bavière en possession de sa capitale. (11)

Ney, Murat, Lannes, Marmont et Soult se déployèrent contre Mack des deux côtés du fleuve et commencèrent à investir la place d'Ulm. La garde marcha en réserve par la chaussée d'Augsburg.

Mack était au désespoir. Livrer bataille, rompre, renverser la muraille de fer qui allait l'étreindre était au-dessus de ses forces. Il essaya, mais sans succès, de s'échapper en la tournant par ses extrémités.

(12) 9000 hommes filèrent par la rive gauche de l'Iller pour gagner le Tyrol, mais ils étaient encore à Memmingen, quand Soult y arriva, les enveloppa dans cette ville que l'on avait palissadée et leur fit déposer les armes. Le reste des impériaux ne réussit pas mieux de l'autre côté du Danube.

Pendant que Napoléon se disposait à les assaillir sur l'Iller où on les croyait concentrés, l'archiduc Ferdinand, à la tête de 25,000 hommes, sortit à l'improviste par la rive gauche et se jeta sur l'extrême droite de Ney, que commandait Dupont, et qui était en position à Albeck; mais il ne put forcer cette intrépide division et, après avoir perdu plus de 2000 hommes, il s'établit à Elchingen. C'était un coup hardi; le 6^e corps s'était mis à cheval sur le fleuve. L'ennemi le coupait en deux et s'assurait d'une communication qui lui permettait de reprendre ses opérations sur la rive gauche avec plus de chances de succès. Mais le maréchal était déjà en mesure, il enleva de la manière la plus brillante le pont d'Ehingen,

culbuta, refoula dans Ulm, ses adversaires, et leur fit 3 à 4000 prisonniers. L'archiduc avec quelques cavaliers et 7000 hommes d'infanterie, parvint toutefois à passer par les intervalles et à prendre la route de Franconie. Dans la même journée, Soult s'étendit jusqu'à Biberach, Marmont prit position sur l'Iller à Unter-Kirchberg, enfin Lannes s'empara de Pfuhl et de la tête de pont d'Ulm. Dès-lors Mack était complètement investi de ce côté du Danube. A l'autre rive, Ney vainqueur, resserrait la place, tandis que Murat et Kellermann (cavalerie de Bernadotte) poursuivaient, l'épée dans les reins, le prince Ferdinand.

Ils atteignirent l'infanterie à Neresheim lui tuèrent 2 à 3000 hommes, et forcèrent le reste à se rendre, puis il menèrent battant la cavalerie jusqu'à Nurnberg et l'enlevèrent en partie. L'archiduc eut peine à gagner la Bohême avec quelques faibles débris.

Ulm n'avait plus de communication avec la Bohême non plus qu'avec le Tyrol et l'Autriche. Dans cette extrémité Mack, au premier déploiement de l'armée française, capitula ; les 33,000 hommes qu'il avait renfermés dans son camp mirent bas les armes et furent faits prisonniers. Ainsi disparut, s'évanouit la première ligne des impériaux. 200 pièces de canon, 90 drapeaux, tout le parc, tous les généraux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Kienmayer (40,000) s'était arrêté sur l'Inn où Kutusof arriva, conduisant le premier corps russe (40,000). Ils essayèrent de défendre cette ligne, jadis réputée si redoutable. Les impériaux prirent position à Rosenheim au pied des montagnes, leurs auxiliaires s'étendirent entre la forteresse de Braunau et le Danube.

Avant de les attaquer, Napoléon fit entrer en campagne Augereau (7^e corps), qui traversa la forêt Noire, pour longer le lac de Constance, envahir le Vorarlberg et masquer le débouché de Bregentz. Il fit partir Ney avec deux de ses divisions, pour saisir les défilés du Tyrol, occuper Inspruck et pousser jusqu'à l'armée d'Italie. Il jeta au-delà du Danube Kellermann fils et Baraguey-d'Hilliers, pour contenir en Bohême l'archiduc Ferdinand. Les contingens de Bade et du Wurtemberg remplacèrent les forces dont il disposait pour assurer ses flancs. Enfin, Mortier prit les divisions Gazan et Dupont (19,000), formant le 8^e corps.

Ces mesures arrêtées, l'armée en trois colonnes marcha aux coalisés. Bernadotte par Rosenheim, Lannes et Marmont par Landshut et Braunau, Napoléon avec sa garde, Davout, Soult, Mortier, Murat, par la chaussée de Munich à Muhldorf.

A leur approche, Kienmayer craignit d'être rompu par sa droite et séparé des Russes ; il évacua l'Inn, fit sauter les ponts, recula jusqu'à la Salza, et se liait avec Kutusof par la place de Braunau, située au con-

fluent des deux rivières, il rangea le gros de ses forces à Salzburg. Bernadotte le suivit et parut menaçant à Tittmaning, Laufen, Reichenhall. Ce dernier point seul fut défendu; les Autrichiens, craignant d'être débordés à droite, enveloppés dans Salzburg, abandonnèrent la Salza, pour rejoindre, par Lambach, Kutusof qui, ayant reconnu l'impossibilité de tenir sur l'Inn, s'était, dans le même temps, replié sur la Traun.

En s'éloignant, Kienmayer détacha de sa gauche 5000 hommes, qui occupèrent les défilés des montagnes pour inquiéter le flanc droit de Bernadotte et retarder sa marche. Celui-ci, en effet, fut obligé de s'affaiblir de deux divisions, pour resserrer dans la direction d'Insruck les postes de l'archiduc Jean et se rendre maître de Golling, Ichsen, Aussee, par où l'on descend du Simmering dans le bassin du Danube. Lorsque ces troupes eurent enlevé au détachement de Kienmayer le col de Pass Lueg, libre d'inquiétude de ce côté, il conduisit à Vœklabruck le reste de son corps d'armée. Cependant, l'empereur après avoir battu à Ried, à Haag, à Lambach, les arrière-gardes ennemies, était arrivé sur la Traun.

Les lignes de défense se resserraient, flanquées par le Danube et les Alpes qui vont toujours en se rapprochant. Mais les colonnes d'attaque opérant sur un moindre front, acquéraient une force irrésistible. Les coalisés ne tinrent pas mieux sur la Traun que sur l'Inn. On occupa Lintz, et Murat enleva l'importante position d'Ebelsberg; puis, marchant au pas de course, il s'empara si brusquement de la ville d'Enns, qu'il ne permit pas aux vaincus de se rallier derrière la rivière de ce nom. On les débordait partout : Mortier passa le Danube à Lintz pour les prévenir au pont de Stein : Davout, poussant devant lui Meerfeld, prit la route de Lilienfeld, et Marmont, remontant l'Enns par Weyer, s'établit à Leoben. Ce dernier corps complétait le système de détachemens commencé par Ney, continué à Salzburg par deux divisions de Bernadotte, au moyen desquels l'archiduc Charles perdait la possibilité de se transporter, en avant de Vienne, sur le flanc droit de la grande armée.

II.

OPÉRATIONS EN ITALIE ET DANS LE TYROL.

Combat de Saint-Michel (29 octobre).—Bataille de Caldiero (30).—Retraite des Autrichiens (2 novembre et suivans).—Invasion du Tyrol (4 à 7 novembre).—Capitulation de Jellachich.—Capitulation du prince de Rohau (24).

Ce prince, malgré l'empressement de Saint-Cyr à se porter au secours de Massena, ayant prévenu son entrée en ligne, s'était trouvé bien supérieur en nombre, et il tenait l'armée française resserrée sur l'Adige et dans les célèbres positions de Rivoli. Mais au premier bruit du mouvement de Napoléon au-delà du Rhin, il avait résolu d'en attendre le résultat, et il était convenu avec son adversaire d'un armistice. Lorsque Mack fut entouré dans Ulm, Massena reçut l'ordre de déboucher et de prendre l'initiative. Il débuta par s'assurer du pont de Vérone et du faubourg de la rive gauche. Après s'en être rendu maître, il passa onze jours à préparer ses opérations. L'archiduc occupait les hauteurs de Caldiero : son front et sa droite étaient couverts de retranchemens, et il s'était mis en garde du côté des marais d'Arcole. Massena déposa d'abord une division rangée à Saint-Michel, puis il marcha sur ce champ de bataille si connu. Ses dispositions tendaient à y pénétrer par la gauche. Une colonne de 10,000 hommes fila le long de l'Adige pour le traverser vis-à-vis Gombione, et saisir, en enlevant le village, l'entrée des digues qui conduisent jusqu'à l'Alpon. En même temps, le reste de l'armée (30,000 hommes) se déploya pour porter son effort sur Caldiero. L'archiduc, au lieu d'attendre le choc dans ses lignes, fit une sortie générale et engagea le combat dans la plaine. Cette habile résolution faillit lui donner la

victoire. La droite de Massena ayant échoué au passage de l'Adige, les autres corps, d'abord accablés, reculèrent. Cependant, la fermeté d'un bataillon, qui s'était logé dans les haies de Caldiero et s'opposait au développement des impériaux, leur permit de revenir à la charge. L'action se soutint jusqu'à la nuit avec des chances diverses, et enfin l'archiduc rentra dans ses retranchemens, affaibli de 5 à 6000 morts, blessés ou prisonniers. Les Français en avaient perdu 2 à 3000.

Le lendemain, le détachement de la droite réussit à franchir l'Adige, et le surlendemain il se mit à forcer la digue de Gombione. Massena ne voulut point engager une nouvelle affaire générale avant de connaître l'effet de ces manœuvres; il ne tarda pas à apprendre que l'archiduc était en pleine retraite, ses bagages avaient pris les devans, et l'armée se repliait en une seule colonne par la route de Vicence. On se lança à sa poursuite, on atteignit son arrière-garde à Villanova, à Montebello, on la mena l'épée dans les reins jusqu'à l'Isonzo, en lui enlevant presque chaque jour des prisonniers.

Le mouvement rétrograde de l'archiduc était prononcé, lorsque Ney parut à l'entrée du Tyrol qu'on appelle le pas de Scharnitz. C'est un col fermé par un fort, perché comme un nid d'aigle, sur le roc à sept cents toises d'élévation. Le maréchal osa commander l'escalade. Il forma deux colonnes, et tandis que l'une se glissait au travers de sentiers à peine praticables derrière l'escarpement, l'autre se mit à le gravir. Les baïonnettes et quelques rares arbustes servaient d'échelles, et les havresacs de boucliers. On atteignit de la sorte le sommet sous une grêle de projectiles, et l'on pénétra de vive force dans la place où l'on ne trouva plus qu'une centaine d'hommes. Le reste (2000) frappé d'une telle audace venait de l'évacuer et se hâtait de gagner pays. Mais l'autre colonne barrait déjà la retraite, et bientôt les Autrichiens, pris entre deux feux, mirent bas les armes. Aussitôt le corps français traversa le col avec armes et bagages, et le lendemain il fit son entrée dans Inspruck que l'archiduc Jean avait abandonnée pour rejoindre son frère par Brixen et Laybach.

La marche triomphante de Napoléon rappela les deux princes au centre de l'empire. Ils s'enfoncèrent dans la vallée de la Raab, pour se réunir, par Presbourg, aux réserves russes en arrière de Vienne qu'ils n'espéraient plus sauver.

Massena poursuivit l'archiduc Charles par la route de Laybach, et Ney l'archiduc Jean par celle de Brixen et Villach. Cependant Saint-Cyr et Augereau entrèrent en ligne, chacun à la tête de 20,000 hommes. Le premier bloqua Venise et Trieste. Le second enleva les retranchemens de Feldkirch, poussa Jellachich sur le Haut-Tyrol, au moment où Ney, arrivant à Brixen, en fermait l'issue et le força de déposer les armes.

Les mouvemens du sixième corps coupèrent aussi de l'armée principale une colonne de 7000 hommes commandée par le prince de Rohan. Ce général descendit résolument la vallée de la Brenta, surprit Bassano et se mit en mesure de percer par Villach. Mais, atteint et battu à Castel Franco par une division de Saint-Cyr, il mit bas les armes.

III.

OPÉRATIONS EN AUTRICHE.

Combat d'Amstelden (6 novembre).—De Dürenstein (11).—Occupation de Vienne (14).—Combat de Hollabrunn (16).—Bataille d'Austerlitz (2 décembre).—Paix de Presbourg.

Ainsi la Haute-Italie, le Tyrol, le Vorarlberg, furent entièrement déblayés; les coalisés n'eurent plus à opposer aux vainqueurs, sur la rive droite du Danube, que Kienmayer et Kutusof, en avant de Vienne, en première ligne, puis, en seconde ligne, au-delà de cette ville, que les deux archiducs qui se rendaient en Hongrie à marches forcées.

Sur la rive gauche du fleuve, les réserves russes se montraient en Moravie, s'appuyant à droite sur le prince Ferdinand qui, s'étant recruté en Bohême, tenait la campagne autour de Prague à la tête de 18,000 hommes, et à gauche sur les levées hongroises qui tendaient la main aux troupes ramenées de l'Italie. Toutes les forces coalisées formaient un vaste demi-cercle, dont la circonférence passait par Prague, Olmutz, Presbourg et la vallée de la Raab, et dont Kienmayer et Kutusof occupaient le centre.

Napoléon s'avancé en pointe, droit au centre par la chaussée de Vienne; Marmont à Leoben, Ney à Klagenfurt, Masséna à Laibach,

Saint-Cyr autour de Venise, le flanquaient par échelons des Alpes Norique à l'Adriatique, Mortier par la route de Stein, Kellermann par Budweis, Baraguey-d'Hilliers par Pilsen, suivaient son mouvement en éclairant les avenues de la Bohême.

Le corps austro-russe, après le passage de l'Enns, fit halte sur les hauteurs d'Amstetten, et l'impétueux Murat, après avoir reconnu sa position fut obligé, pour le déposter, d'attendre les grenadiers d'Oudinot. Lorsque ceux-ci se déployèrent, le feu s'ouvrit sur toute la ligne; mais l'ennemi tint bon et ne céda qu'à une charge à la baïonnette qui le rompit en lui enlevant près de 2000 hommes.

Ce dernier échec découragea les généraux coalisés, ils renoncèrent à couvrir Vienne, dont ils abandonnèrent la défense au corps de Meerfeld, et ils passèrent le pont de Stein pour se concentrer à Krems. Leur mouvement causa à Napoléon quelques heures d'anxiété. Mortier était compromis par la rapidité des victoires de Murat. Il marchait à ce même pont, dont les ennemis venaient de profiter, et un choc contre leurs masses était inévitable. Sa défaite pouvait, en ramenant Kutusof à Lintz, forcer la grande-armée de faire quelques marches en arrière. Dans l'attente de l'événement, Soult et Bernadotte se rapprochèrent de Mœlk, où était le quartier général, et Davout s'arrêta sur la route de Lilienfeld.

Mortier soutint, en effet, un rude combat. Arrivé le 10 au soir à Dörenstein avec la division Gazan, il apprit que l'ennemi se montrait en forces sur les bords du Danube. Cependant il continua sa marche, après avoir donné l'ordre à Dupont de presser le pas et de le rejoindre. Le lendemain, dès l'aube, 30,000 baïonnettes l'entourèrent. Les généraux ennemis avaient présumé que ce nombre suffisait pour l'anéantir, mais il n'en fut point un instant troublé. Durant la journée entière il soutint avec un admirable sang-froid, les plus furieuses attaques. Deux fois les coalisés crurent saisir la victoire; deux fois, par un nouvel élan de quelques bataillons de braves, ils la virent échapper. Leurs officiers se prodiguèrent, tant ils attachaient de prix à se parer d'un trophée tel qu'un bâton de maréchal; trois généraux, 6000 hommes succombèrent, et à la nuit la victoire était encore indécise, quand Dupont survenant força les ennemis à vider le champ de bataille.

Cependant Murat et Lannes s'étaient portés vivement sur Vienne, où ils entrèrent sans résistance. Meerfeld l'avait évacué et n'avait point détruit les ponts dont Lannes s'empara par surprise, et les grenadiers de celui-ci se mirent aussitôt à défiler pour se porter à Stockerau.

Kutusof, menacé sur ses deux flancs, recula jusqu'à Znaym pour se rapprocher de ses réserves et s'établit sur les hauteurs entre Gunterdsdorf et Hollabrunn. Son arrière-garde était vivement poussée par

Murat, lorsqu'il demanda à parlementer. Il y eut quelques ouvertures, mais l'empereur, ne les regardant pas comme sérieuses, ordonna d'attaquer. Soult, Lannes et Murat abordèrent les positions de l'ennemi, et, après sept heures d'un combat acharné, ils le culbutèrent, lui prirent 2000 hommes, des canons et restèrent maîtres du terrain.

Derrière les trois maréchaux victorieux s'avancèrent en seconde ligne : Davout qui, après avoir rejeté Meerfeld au-delà de la March, fit halte à Nikolsburg, puis Bernadotte qui gagna Znaym par le pont de Stein ; Mortier resta en réserve aux portes de Vienne.

Ce déploiement de forces ôtait aux généraux battus toute chance de succès ; ils continuèrent leur retraite sur la Moravie ; on les poursuivit, on atteignit à Pohrlitz leur arrière-garde, on la rompit si vivement, qu'ils ne songèrent point à jeter une garnison dans la petite place de Brunn dont on prit possession.

Kutusof prolongea jusqu'à Olmutz sa marche rétrograde ; là il rallia ses réserves, réorganisa l'armée et fit volte-face pour reprendre l'offensive.

A sa droite, au sortir de Znaym, il s'était séparé du corps autrichien qui occupait la Bohême. Bernadotte avait aussitôt comblé l'intervalle, et en s'établissant de vive force à Teutsch-Bron et Iglau, il avait rendu impossible la jonction entre le prince Ferdinand et le général en chef.

A sa gauche Davout, en s'échelonnant jusqu'à la March, s'était interposé entre ses colonnes et les levées de Hongrie renforcées par Meerfeld.

Pour rallier les impériaux, soit à droite soit à gauche, Kutusof était donc dans la nécessité de revenir sur ses pas et de livrer bataille. C'est là que Napoléon l'attendait. La grande-armée à son tour recula pour combattre sur un terrain choisi, pour donner à Bernadotte et Davout le temps d'accourir et de prendre part au combat. Celui-ci se plaça en réserve de Nikolsburg à la March et fournit au corps de bataille deux divisions d'infanterie et cavalerie qui prirent la droite de Soult. Le premier ne laissa qu'une division à Teutsch-Bron et revint de sa personne au centre de l'armée.

Le mouvement de Kutusof indiquait assez quels étaient ses projets. Il avait quitté à Wischau la route de Brunn, pour se jeter sur Austerlitz, il voulait donc passer entre la March et la droite des Français, et ouvrir la communication avec Meerfeld et l'archiduc Charles.

Napoléon feignit une grande crainte, il prit soin, en rétrogradant, de retrancher des hauteurs qu'il n'avait nullement dessein de garder. Il accueillit un parlementaire russe et lui permit, sans témoigner d'impatience, de proposer des conditions inacceptables. Enfin le 1^{er} décembre

il eut la joie de voir les coalisés déboucher d'Austerlitz et prendre les positions même où il avait cherché à les attirer. Il rassembla ses maréchaux et, à l'aspect des lignes ennemies, il s'écria : « Cette armée est à moi. » Au soir les soldats illuminèrent subitement le camp pour fêter l'anniversaire du couronnement, qui devait être plus dignement célébré le lendemain.

Au sortir d'Olmütz, la route de Moravie va jusqu'à Posorzitz ; là elle se partage, l'embranchement de gauche descend par Austerlitz et Gœding à Presbourg ; l'autre conduit d'abord à Brunn où il se replie à angle droit pour aboutir à Vienne. Un chemin de traverse, partant d'Austerlitz, les réunit et complète un quadrilatère entrecoupé de collines, d'étangs et de ruisseaux alors fortement gelés.

De ces cours d'eau qui coulent du nord au sud et qui alimentent le grand étang de Menitz, le plus direct couvre les villages de Schlapanitz, Sokolnitz et Telnitz, et le plus étendu suit, en les entrelaçant dans ses nombreux détours, les deux côtés du quadrilatère dont l'angle est à Austerlitz.

Napoléon prévint que, s'il se formait sur le ravin de Schlapanitz, l'armée coalisée manœuvrerait sur l'autre ruisseau, et, cédant à la disposition du terrain, s'avancerait en équerre pour le pousser de front, déborder sa droite, la rejeter sur Brunn et le prévenir à Vienne.

En effet, le 2 décembre, avant le jour, trois colonnes d'environ 10,000 hommes chacune, commandées par Buxhœveden, s'engagèrent dans l'étroite vallée des étangs de Menitz. Le reste de l'armée, fort de 60,000 hommes, se déploya d'Austerlitz à Posorzitz, les réserves marchant au sommet de l'équerre.

Les empereurs d'Autriche et de Russie étaient au quartier général, et Kutusof, montrant les deux vastes bras, qui menaçaient d'êtreindre la grande-armée, leur promit la victoire.

La tête de colonne de la gauche chemina long-temps sans obstacle. Le jour venait de paraître comme elle parvint au pied d'une colline, en avant de Telnitz, que couronnait un bataillon de la division Legrand. C'était l'extrême droite des Français. Le feu s'ouvrit sur-le-champ ; deux fois les ennemis furent culbutés de la hauteur ; un troisième assaut les en rendit maîtres et le combat recommença plus acharné dans Telnitz où se trouvait un régiment entier. Les renforts accoururent de part et d'autre, et Legrand parut à l'autre rive ; mais les ennemis, se formant de plus en plus nombreux sur la colline, on évacua le village pour se replier sur la division.

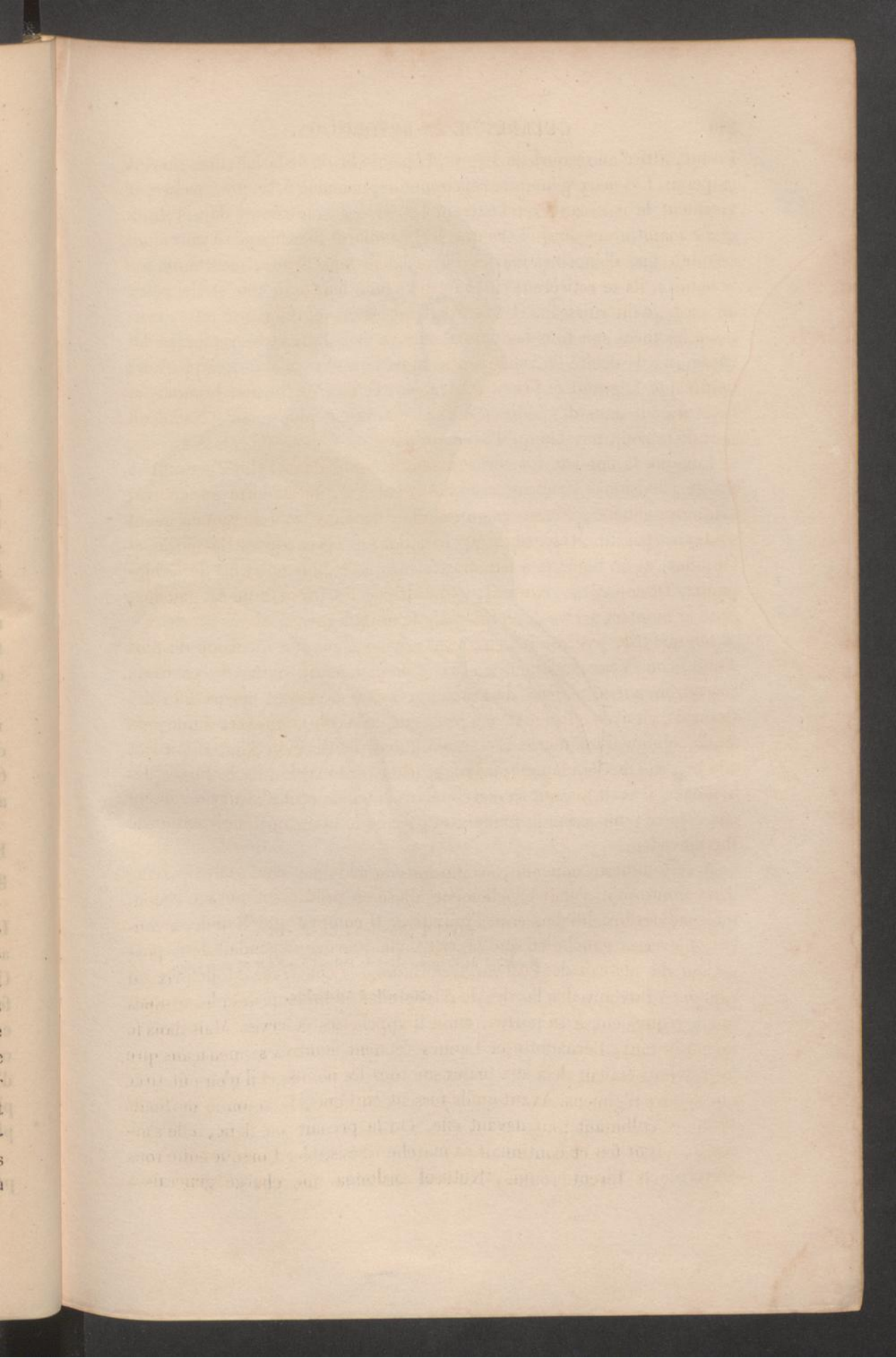
Il était neuf heures et le soleil s'élevait radieux ; mais les dernières vapeurs du matin s'étaient concentrées au fond des vallées ; de sorte que

Friant, attiré au secours de Legrand, par le bruit de la bataille, survint inaperçu. Les deux généraux reprirent inopinément l'attaque, passèrent vivement le ruisseau, repoussèrent les Russes, rentrèrent dans Telnitz et s'y maintinrent jusqu'à ce que le brouillard fût dissipé. Ayant alors reconnu que d'énormes masses débordaient leur droite, marchant sur Sokolnitz, ils se retirèrent en toute hâte pour leur tenir tête et s'opposer au passage du ruisseau. A la suite d'une longue et sauglante lutte, l'ennemi les força sur tous les points, enleva Sokolnitz et les replia sur les hauteurs à la droite de Schlapanitz. Mais ce succès n'était qu'apparent; tandis que Legrand et Friant soutenaient l'effort de 30,000 hommes et les attiraient dans des défilés d'où ils ne devaient plus sortir, Napoléon portait le coup terrible qu'il avait préparé.

Lorsque le combat fut sérieusement entamé dans Telnitz, Sout à droite (divisions Vandamme et Saint-Hilaire), Bernadotte au centre, Lannes à gauche, Murat entre ces deux derniers, marchèrent en avant soutenus par une réserve de 20 bataillons de grenadiers (la garde et Oudinot), et 40 bouches à feu, postés sur une colline en avant de Schlapanitz. De son côté, Kutusof, enhardi par les progrès de sa gauche, crut le moment arrivé de donner sur toute la ligne.

On ne tarda pas à se heurter avec acharnement sur un front de plus d'une lieue. Vers neuf heures, l'extrême gauche du centre des coalisés, en couronnant le plateau de Pratzen, où elle se croyait encore loin des Français, vit avec effroi le revers intérieur de la colline couvert d'une profonde colonne d'infanterie. C'était Sout avec la division Saint-Hilaire et une brigade de Vandamme; à la faveur du brouillard et de la fumée des bivouacs, il avait masqué sa marche dans la vallée et il n'avait plus qu'un pas à faire pour saisir la hauteur qui ferme le ravin où s'était enfoncé Buxhœveden.

A cette funeste nouvelle, les illusions du feld-maréchal se dissipèrent; il reconnut qu'il s'était cruellement abusé en presumant que son redoutable adversaire lui laisserait l'initiative. Il comprit que Napoléon voulait enlever sa gauche et que le sort de la journée dépendait de la possession du plateau de Pratzen. Déterminé à le conserver à tout prix, il expédia à Buxhœveden l'ordre de rétrograder, il lui emprunta les troupes qui se trouvaient à sa portée, enfin il appela ses réserves. Mais dans le même instant, Bernadotte et Lannes s'étaient montrés si menaçans que les réserves étaient déjà aux prises sur tous les points, et il n'en put tirer que quatre régimens. Avant qu'ils fussent en ligne, la colonne de Sout s'avança culbutant tout devant elle. On la prenait en flanc, elle s'arrêtait, faisait feu et continuait sa marche irrésistible. Lorsque enfin tous les renforts furent réunis, Kutusof ordonna une charge générale à





SOULT (Nicolas Jean-de-Dieu),

Maréchal de France.—Duc de Dalmatie.—Né le 29 mars 1769.

Bataille d'Austerlitz.

la baïonnette. Les généraux, l'empereur Alexandre lui-même payèrent de leur personne. Les Français immobiles attendirent intrépidement le choc, le repoussèrent avec une fusillade à bout portant, firent dans les rangs ennemis d'horribles ravages, puis, chargeant à leur tour, achevèrent de déblayer le plateau. Russes, Autrichiens s'enfuirent pêle-mêle, abandonnant leur artillerie.

Soult avait enlevé la clef du champ de bataille. Le centre et la gauche n'obtinrent pas de moindres succès, une brigade de Vandamme étant restée à Pratzen pour lier le centre à la droite fut assaillie par la garde impériale russe. Elle mit en pleine déroute les colosses de l'infanterie, et la cavalerie, brillante, magnifiquement montée, ayant osé pénétrer dans les intervalles, se trouva en présence des chasseurs et des grenadiers de la garde de Napoléon; une seule charge la rompit, elle plia, et dès-lors Bernadotte prenant l'ascendant, s'avança pas à pas jusqu'au ravin et refoula dans Austerlitz le centre et la réserve des coalisés.

Lannes disputa au prince Bagration l'espace entre Posorzitz et un mamelon connu sous le nom de Santon qui servait de point d'appui à l'extrême gauche de la grande-armée. Les deux adversaires avaient pour mission de se rendre maîtres de la chaussée d'Olmütz. Le général russe, ayant échoué à l'attaque du Santon, tenait encore à Posorzitz quand les progrès de Bernadotte l'obligèrent à se replier sur Austerlitz et à laisser le champ libre à Lannes et Murat qui s'élancèrent en avant pour couper à l'armée ennemie la retraite sur Olmütz.

La victoire n'était plus indécise. Restait, pour la rendre complète, à faire déposer les armes à Buxhoeveden. A peine maître de Pratzen, Soult, faisant face en arrière, se porta contre lui par les hauteurs. Les ordres de Kutusof avaient suspendu son mouvement agressif et les deux divisions qu'il poursuivait, remarquant ses fluctuations, n'avaient point hésité à reprendre l'attaque. Elles l'avaient vigoureusement entassé au fond de la vallée quand Soult parut sur ses derrières.

Les malheureux Russes, pris entre deux feux, menacés en flanc par la formidable réserve qui n'avait point encore donné et dont on avait vu, durant tout le jour, la masse imposante manœuvrer sur le sommet des collines, les Russes tourbillonnèrent un moment, et bientôt leur déroute devint affreuse. Les uns se rendirent, d'autres cherchèrent à s'échapper à travers l'étang de Menitz; mais la glace rompue par une grêle de boulets que vomissait l'artillerie de la garde, plia sous le faix et un nombre considérable d'hommes disparut sous les eaux. Buxhoeveden, plus heureux, découvrit une digue par laquelle il sauva de ce désastre inouï 7 à 8000 hommes qui prirent terre à Satschan sur la rive méridionale. Le reste périt ou resta prisonnier.

Dans cette journée, où les coalisés déployèrent près de 100,000 hommes contre 80,000, ils eurent hors de combat plus de 40,000 hommes, ils laissèrent sur le champ de bataille 300 canons, dont le bronze s'éleva en colonne sur l'une des plus belles places de Paris.

Kutusof n'avait plus de retraite que le pont d'Holitsch où Davout courait le prévenir, quand les trois empereurs, à la suite d'une entrevue, suspendirent les hostilités. On convint que les Russes retourneraient par étapes dans leurs provinces centrales et le traité de Presbourg ne tarda pas à être conclu avec le cabinet de Vienne.

La destruction de l'empire d'Allemagne, la création des royaumes de Bavière et de Wurtemberg, la cession du Tyrol à la Bavière, des états Vénitiens au royaume d'Italie, furent les fruits de la mémorable campagne et de la bataille d'Austerlitz.

IV.

OPÉRATIONS DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

Formation de l'armée de Naples.—Marche sur Naples (8 février 1806).—Prise de Capoue (13).—Siège de Gaète (12).—Entrée à Naples (14).—Bataille de Campo-Tenese (9 mars).—Conquête des Calabres (du 9 au 19 mars).—Chute de Gaète (18 juillet).

Le 27 décembre, Napoléon mit à l'ordre du jour de sa grande-armée la conquête de Naples. A peine Gouvion-Saint-Cyr s'était-il éloigné, que la cour des Deux Siciles, violant la neutralité promise, avait appelé 20,000 Anglo-Russes, dont le débarquement fut annoncé au grand quartier général, au moment où la victoire d'Austerlitz venait de dénouer la coalition. La vengeance fut éclatante. L'empereur déclara que la dynastie

de Naples avait cessé de régner. Une armée d'environ 40,000 hommes fut organisée sur-le-champ, on la composa de trois corps de 15,000, 12,000 et 10,000 hommes; on la mit sous les ordres de Joseph-Napoléon à qui la couronne de Ferdinand était destinée; on donna pour lieutenans au général en chef Massena, Saint-Cyr et Reynier. Enfin, dans le courant de janvier, on poussa en avant.

A cette nouvelle, les Russes se rembarquèrent, les Anglais imitèrent leur réserve, la cour se réfugia en Sicile, et ses troupes, abandonnées à elles-mêmes, ne s'exposèrent pas aux premiers coups. Les colonnes françaises passèrent le Garigliano sans obstacles. Celle de droite marcha sur Gaëte; les deux autres investirent Capoue et sommèrent la place, qui refusa ses portes. Mais dès le lendemain, une députation arriva de la capitale, qui livra les clefs de Capoue, de Pescara et des châteaux de Naples.

Gaëte, sommé le même jour que Capoue, répondit par les apprêts d'une défense opiniâtre. 8000 hommes sous le général Lacour la bloquèrent, et l'armée poursuivant sa marche, fit son entrée à Naples, où elle n'éprouva aucune résistance. Saint-Cyr se déploya sur l'Adriatique et le golfe de Tarente. Massena fut chargé de réduire Gaëte, et Reynier, soutenu par la droite de Saint-Cyr, eut pour mission de détruire l'armée napolitaine. Elle s'était rassemblée sur les frontières de la Calabre citérieure, forte de 18,000 hommes, commandée par le prince royal.

On pénétra dans les Calabres par deux routes. La moins directe côtoie le golfe de Tarente, coupée par une multitude de cours d'eau; l'autre débouche de la principauté citérieure, et à partir de San-Lorenzo de Padula, elle longe, pendant une quinzaine de lieues, la crête des Apennins, qu'elle traverse enfin entre Castelluccio et Morano. Cette longue suite de défilés se termine par le val San-Martino, col où deux hommes ne peuvent passer de front, et qui aboutit au plateau culminant de Campo-Tenèse. Les Napolitains, divisés en deux corps, avaient pris position de manière à les intercepter l'une et l'autre. Celui de droite, sous le maréchal Rosenheim, était rangé, la droite au golfe de Tarente. Celui de gauche sous Roger de Damas, occupait la plaine élevée de Campo-Tenèse, où il s'était fortifié, et il avait jeté en avant, sur les bords d'un ravin qui sort du Lago-Negro, une forte avant-garde.

Deux colonnes françaises marchèrent à ces positions redoutables. Duhesme, avec la droite de Saint-Cyr contre Rosenheim: Reynier contre Roger de Damas. Le dernier seul en vint aux mains, il força l'avant-garde qui se dispersa dans les montagnes, au lieu de faire rapidement retraite et de couvrir le val San-Martino. Il s'enfonça dans cet étroit passage, le franchit sans obstacle, couronna les hauteurs à droite et à gauche de Campo-Tenèse, déborda les ailes de l'ennemi, aborda le centre

à la baïonnette, enleva les redoutes, l'artillerie, et mit la troupe dans le plus complet désordre. Ses voltigeurs prévinrent les fuyards à Morano, et leur ôtèrent la possibilité de se rallier.

Rosenheim se hâta d'évacuer les Calabres, dont les généraux prirent possession sans coup-férir. Le 19 mars, Reynier poussa jusqu'au détroit de Messine.

Peu de jours après, Joseph reçut le titre de roi par décret impérial, et le 11 mai il fit, dans sa capitale, une entrée solennelle.

Cependant le siège de Gaète se poursuivait avec lenteur. Cette forteresse, qui renfermait 8000 hommes de garnison, forme une presqu'île, liée au continent par un isthme, large de 3 à 400 toises. Un sol rocailleux et une muraille irrégulière mais presque inexpugnable en défendent l'entrée. Il fallait un train de siège qui fut long à réunir et à approvisionner. Cependant on n'avait pas cessé de pousser les tranchées et d'élever des batteries. Les Calabres réduites, Massena vint en personne prendre la direction du siège, les derniers travaux s'achevèrent, et le 7 juillet les batteries de brèche commencèrent leur feu; en six jours, les remparts présentèrent plusieurs ouvertures, et cinq jours après, comme on se disposait à donner l'assaut, la garnison capitula.

Les Calabres, excitées par les Anglais et les Siciliens, se soulevèrent encore et soutinrent une guerre de partisans, qui dura jusqu'à la fin de septembre.